

Océane Madelaine

L'anse des coquelicots



ÉDITIONS DES BUSCLATS

L'anse des Coquelicots

Les éditions des Busclats se proposent de publier des écrivains reconnus à qui elles demandent de faire *un pas de côté*. D'écrire en marge de leur œuvre, un texte court – récit, essai, nouvelles, lettres... – qui sera, selon leur cœur, une fantaisie, un coin de leur jardin secret, un voyage inattendu dans leur imaginaire.

Cependant les éditions des Busclats ne s'interdisent pas d'ouvrir leurs pages à des inédits de grands écrivains disparus, ni de se laisser séduire par des textes d'écrivains inconnus et prometteurs.

La direction n'est pas responsable des
textes non sollicités

© Éditions des Busclats
ISBN 978-2-36166-160-1

www.editionsdesbusclats.com

Conception graphique :
Benoît Gillain

Océane Madelaine

L'anse des Coquelicots



ÉDITIONS DES BUSCLATS

DU MÊME AUTEUR

D'argile et de feu, Éditions des Busclats, 2015.

L'auteur remercie le Centre national du livre pour la bourse qui lui a été attribuée.

À Jonas

J'aime qui m'éblouit puis accentue
l'obscur à l'intérieur de moi

René Char, *Les Matinaux*

Qui sont les fantômes, et qui sont les présences ?

J. M. Coetzee, *L'Âge de fer*

Le reste tient en peu de mots. Toussaint n'appela
plus personne. Il survécut à Fiéfié comme aux
autres ; il les mêla peut-être et ensemble pétrit
et repétrit leurs ombres pour grossir la grande
ombre dont il vivait, qui l'ensevelissait et lui don-
nait vigueur ; il y ajouta l'ombre bonasse et lente
des bœufs, qui moururent aussi. Qu'est-ce donc
que quelques années encore de vie,
quand on est riche de tant de pertes ?

Pierre Michon, *Vies minuscules*

Première partie / Vita

Comme chaque matin, après avoir nagé jusqu'aux Aiguilles, j'ai déposé ma carcasse sur la longue pierre qui glisse vers la mer. Je l'ai déposée comme je dépose les fromages sur les marches de l'hôtel quand leur saison recommence, ou comme je dépose deux bouteilles de lait pour le Pietro les jours de navette, avec la brusquerie de l'habitude. Oui, j'ai déposé ma carcasse, maintenant c'était plus mon affaire, le soleil allait s'en débrouiller. Plus tard, ce serait la vie rude et pleine où je tresse la palme, remue les pierres, nourris les ombres et les bêtes, malaxe le caillé en marmonnant mes rengaines, mais à ce moment-là, comme chaque matin, il y avait surtout ma vieille robe de lin noir qui dégoulinait sur la pierre, dans la crique des Avalés.

C'était bon de retrouver cette pierre après avoir nagé : ce matin encore, la mer m'avait redit que les bêtes et les ombres n'avaient pas eu ma peau, et je l'ai répété, en plongeant dans l'eau turquoise et en léchant le sel autour de ma bouche, je l'ai répété aux rascasses, aux mouches et à mes bras qui se rident. Parce qu'au réveil chaque jour, là-haut, seule avec mes pierres, après avoir ouvert l'enclos des

chèvres, je ne sais plus si je suis vivante ou déjà morte, et il n'y a que la mer pour me répondre.

Alors je m'y jette à chaque fois, quand les ombres mordent mes chevilles et que Nalo n'est plus là pour leur aboyer dessus, il n'y a que la mer pour me le dire, j'ai nagé nue avec mes vieux os et mes vieux gestes, et c'était bon. L'écume a moussé autour de mes cuisses, puis les vagues sont venues. Je n'avais plus mal nulle part, mes jambes ondulaient comme des seiches dans l'eau claire et même si je savais depuis toujours que cette eau pouvait noircir et tuer, même si j'avais dû laisser deux morts adorés dans ces entrailles-là, chaque matin je l'oubliais.

Je riaais face aux Aiguilles et au phare, parce que j'étais Vita, seule face au monde en ce jour de printemps, nue, ridée, avec mes os longs et fins qui me font tenir debout encore et encore, ça oui, la vieille folle de Favitas à ce qu'ils disent dans l'archipel, et qu'ils disent donc ce qui les arrange, je m'en fous. Je me tais dans la robe noire qui bat mes chevilles, je natte mes cheveux, je dépose les fromages devant l'hôtel. Je vends mes paniers aux touristes qui débarquent pour la journée, qu'ils disent donc que je suis folle, moi je sais que j'ai passé un hiver de plus sur mon île mauvaise, en suçant mes fro-

mages secs et en mâchant le cabillaud que j'ai salé, et c'est bien suffisant.

Je parle si je veux, quand il faut appeler les morts en pleine garrigue, gueuler derrière les chèvres ou faire la tempête avec ma bouche et mes pieds. À part ça, je me tais dans ma robe de lin noir qui s'élime aux genoux, je crache au creux de mes mains avant de tresser le fond des paniers.

Il y avait aussi le vent et le bruit de la mer qui s'écrasait en bas, et cette pierre, comme chaque matin, c'était rien de moins et rien de plus qu'une mère qui m'accueillait, et que je savais reconnaître avec mes pieds et mon dos de barque étroite. Je reconnaissais ses plis, ses creux, sa face grise et burinée, je la reconnaissais tout entière, dans le rugueux et le tiède. Elle était comme l'île, sèche, teigneuse, mais aussi nacrée, soyeuse, avec ses drailles et ses ruines. Elle était comme moi, longue et vieille et solide, avec des veines et des failles ; alors des paumes ouvertes j'ai flatté son flanc pour la remercier, je me suis glissée vers l'endroit où elle s'élargit, et j'ai fermé les yeux. Le soleil m'écrasait, la robe avait séché en se fripant un peu et j'avais l'impression que les os de mon dos tombaient les uns après les autres, comme les côtes des carcasses de chèvre

que les vautours rognent, dont on retrouve certains arcs blanchis dans un recoin de garrigue.

La pierre prenait tout mon poids sur son dos de bonne pierre. C'est que je pèse, moi. Il y a la carcasse, charpentée comme les barques d'avant, qui tient debout encore, malgré les années, cette carcasse que je connais du dedans, avec des os interminables qui m'ont donné des bras, des jambes, un dos, des pieds, tout ça solide et mat qui me fait un corps debout, à marmonner la seule chanson de ma mère dont je me souviens, ou en pétant dans le vent qui siffle au-dessus des ruines, mais ce n'est pas ça qui pèse. Il y a les muscles, la chair qui les entoure, la masse des cheveux noirs que je tresse chaque matin face aux Aiguilles, et puis quoi, quelques rides en plus autour des yeux, de la gorge, des avant-bras, mais ce n'est pas ça qui pèse. Il y a autour de mon cou la pochette nouée d'un cordon de cuir qui ne me quitte jamais, mais ce n'est pas ça qui pèse non plus.

Il y a des poids qu'on met pas sur une balance. La mère disait, ici, les femmes portent l'eau, des enfants, la palme, le raisin ou les coquillages, moi je porte mon violon, et toi Vita, ce sera les ombres. Elle a dit ça très tôt : Vita des Ombres. Et les six vieilles tantes vêtues de noir répétaient après elle,

en inclinant leurs têtes comme la Vierge du port, Vita des Ombres, Vita des Ombres. C'était ma première vie, quand elles m'ont enseigné les gestes et les oraisons pour coucher les morts sous les pierres, près des trois pins.

Je n'avais pas quinze ans et c'est tout ce que j'ai fait depuis, avec elles et sans elles, même si beaucoup de choses ont changé sur cette île depuis le temps, c'est ce que j'ai accompli sans jamais me plaindre sauf une fois ou deux, quand ça a été trop lourd pour mes épaules seules, j'ai porté avec mon dos solide comme les barques d'ici, j'ai porté leurs ombres et celles des autres, et je porterai encore.

Comme chaque matin, j'oublie. Je dépose ça qui pèse lourd. Je regarde le ciel, net et bleu, je regarde cette folie d'être encore là, seule, sur ce caillou presque abandonné. Avant, il y avait trente-huit maisons nichées en haut du port, et les trente-huit maisons étaient habitées par des familles. Dans la mer, au-devant, il y avait du thon, de l'espadon et des sardines en abondance, et c'est de ça qu'on vivait, à Favitas, autant qu'on s'en souviene. Entre le poisson et nous, il y avait ces satanées barres de récifs qui éventraient les barques si les hommes manquaient de vigilance ou s'ils étaient pris par

la tempête. Très tôt, les fils apprenaient à pêcher, les filles apprenaient à ramasser les coquillages et à saler le poisson, c'était le cœur des jours. Il y avait aussi le raisin, les amandes, les olives ou les figues, parfois des oranges à ramasser. Sur la grève, à l'intérieur des terres ou vers la source, les femmes courbées se méfiaient de la mer.

Ça, c'était il y a très longtemps. Tout a changé depuis, et ça me trouble parce qu'on dirait que plusieurs siècles ont passé sur ma carcasse. Un jour, le thon s'est fait plus rare, et les unes après les autres, les familles sont parties pour l'archipel ou le continent. Maintenant, à part l'hôtel et quelques maisons rachetées par des étrangers, le village au-dessus de l'embarcadère reste vide. La seule chose qui n'a pas changé depuis ce temps-là, c'est peut-être le soleil, qui cogne pareil qu'avant. Que je le raconte, ce soleil, ici, chaque matin, ce soleil qui brûle l'herbe et les fleurs, qui fait venir les câpres, les citrons et le thym, que je le raconte, parce que rien n'existe ici sans la fournaise qu'il met dans les bras et entre les jambes, et parce que j'en ai besoin pour tenir bon, avec mes ombres sur le dos.

Je me suis encore enfoncée dans le creux de la pierre. Ici, ça manque pas, la caillasse rugueuse

et tranchante, des roches dressées, des falaises, des éboulis et des moraines. C'est pour ça que les touristes ont tardé à venir. Ils préféraient les plages de sable fin de Santaferro, la plus grande île au nord de l'archipel. Moi ça m'allait bien, qu'ils nous foutent la paix, les touristes, je disais haut et fort, on n'a pas besoin d'eux. Et même quand tout a changé ici, avec la guerre en face et le poisson qui revenait pas, quand les pêcheurs sont partis sur les thoniers de Santaferro et que les femmes ont été embauchées dans leurs conserveries, quand les derniers vieux sont morts et que j'ai charrié leurs ombres sur mon dos après les avoir couchés près des pins, j'ai continué à dire qu'ils nous foutent la paix les touristes. Je suis restée seule sur mon morceau d'île avec mes cinq chèvres, en rationnant le poisson des saloirs. Le curé, le médecin et le maire de Santaferro ont déboulé un jour où la mer était plate, en prétendant que je pouvais pas vivre ici, sans barque et sans homme pour pêcher. Je me suis campée au milieu du champ de bols rouges, avec des crachats, le crâne mat d'un bouc, la carabine de Kosta, je les ai laissé dire. Après, j'ai articulé très lentement les noms des bols qui étaient à mes pieds, et chaque bol portait le nom d'un mort que je portais sur le dos, alors ils ont bien fini par reculer, avec leurs bâtons mous entre les jambes, et j'ai pu vivre ma

quatrième vie ici à Favitas, la plus dure, seule avec toute cette caillasse où faire pousser de la roquette, des oignons et du basilic, et une pile de livres à lire et relire quand j'en avais marre de tresser la palme au coin du feu. Parfois un pêcheur venait se ravitailler à la source avant de repartir plus loin, on passait la nuit à boire du vin de figue et à se monter comme bouc et chèvre.

Une fois l'an, il se trouvait bien une barque pour m'amener à la grande foire de Santaferro où je vendais mes paniers, rachetais une ou deux bêtes, du lin, de la farine, de l'alcool, du savon, et puis quoi, du pétrole pour la lampe, du miel, tous les livres que je pouvais. Sûr qu'il m'est arrivé de rester là-bas plus longtemps, à boire, danser et m'écrouler sur la pailasse d'un qui savait me rendre liquide comme la mer, mais toujours j'ai eu besoin de rentrer ici. À force, je suis devenue un bout de cette île. D'ailleurs, c'est écrit, Vita de Favitas, mon prénom est contenu tout entier dans ce nom, y'a rien à y faire.

Après, ma cinquième vie a commencé avec un homme qui venait étudier les cailloux et qui laissait toujours des dizaines de livres devant ma porte, mais c'est une autre histoire. Kosta se serait tapé sur les cuisses avec son rire de caverne s'il avait vu ça,

ce gars qui dessinait scrupuleusement nos cailloux sur des carnets. N'empêche qu'à force de l'amener ici, le Pietro a eu l'idée d'acheter un petit bateau à moteur pour faire la navette dans l'archipel, et les touristes ont fini par mordre à l'hameçon. Moi j'ai plus la force de les lapider avec des pierres, je leur vends des paniers, ça me va bien, c'est peut-être une lâcheté de la vieillesse, je leur parle pas mais j'empoche leurs sous.

J'écoute ce qu'ils disent, ils répètent tous la même chose, avec leurs lunettes de soleil et leurs regards affolés, ils disent que face à l'immense falaise qui surplombe l'embarcadère, on est au bout du monde, et ils m'emmerdent à dire ça puisque c'est aussi le centre du monde si je veux, et je le veux, je l'ai toujours voulu.

Je voulais juste vivre les sept vies que le Zio du phare m'avait promises, j'ai toujours eu faim de ce qui allait venir même si ça me rognait les gencives, et je dois dire que toujours de la vie est venue jusqu'à Favitas, ce qu'il faut de vie pour continuer, faire sécher les poissons avant l'hiver, couper la palme, récolter les câpres et les figues, ramasser les palourdes dans les paniers ovales jusqu'à maudire leur goût de sel.

Et maintenant cette sixième vie est bonne aussi, avec la famille Bianti qui a fait un hôtel dans la plus grande maison en haut du port, et la navette du Pietro qui vient chaque semaine. Je la savoure en attendant ma septième vie de pied ferme, avant de crever comme tout le monde.

En bas de la pierre, mes chevilles se sont calées dans deux trous que je connais par cœur et que l'eau polit à chaque tempête. Parfois, un peu de sel y reste, mais là, c'était vide et tiède. Alors on s'est souvenues, la pierre et moi, elle et moi longues et vieilles, de mes chevilles qui s'appuyaient là-dessus comme sur des étriers, quand le bâton d'un homme fouillait cette crique entre mes jambes. Et comme je criais en me dressant face à la mer, comme je savais plus rien de personne ni des ombres, comme je me foutais de tout sauf de cette mer brûlante qui m'inondait, comme je me foutais des paroles du curé de Santaferro qui venait nous expliquer comment il fallait vivre, à nous, les frustres de Favitas. Comme j'oubliais la Vierge bleue du port, avec son regard peiné, devant l'autel où les trente-huit familles déposaient des gerbes d'olivier, des corbeilles d'oranges ou des couronnes de romarin avant la saison de pêche. Vita, hurlait la mère en lâchant son violon, on a oublié la Vierge, et on

cavalait pour ramener nos offrandes de garrigue après tout le monde, tandis que les six tantes nous faisaient des yeux de mer noire.

Il m'arrive encore d'apporter à la Vierge des pleines brassées d'iris ou d'enlever les ronces qui poussent autour de ses mains jointes, mais si je prends les ombres sur mon dos, c'est pas pour lui ressembler, ni à elle ni à son fils miséricordieux. C'est dans l'ordre des choses disait la mère, dans mon ventre tu as échappé à la mort, tu dois lui faire une place dans le tien. Alors j'ai pas le choix, je siffle toutes ces ombres qui viennent manger dans ma main, elles me bouffent parfois le cœur mais au final elles se tiennent tranquilles, c'est mon peuple à moi, l'autre troupeau qui suit les chèvres dans la garrigue, puisque j'ai jamais été fichue de vivre avec les vivants.

Le soleil a dépassé les Aiguilles. On était encore en avril, pourtant j'aurais juré qu'il tapait comme en plein été. Depuis une quinzaine de jours, la garrigue avait commencé à cramer de partout et je devais déjà ruser pour trouver de l'herbe aux bêtes. Mais pour le moment, je me trouvais bien là-dessous, même si les joues brûlaient et que les lèvres se fendillaient un peu. J'ai attrapé mon fichu